

LES DÉPORTÉES DU CAP

Ballotée entre les bidonvilles de la périphérie du Cap et les réserves indigènes, une femme raconte son cauchemar.

Faut-il s'étonner que la métropole sud-africaine n'ait pu trouver en Europe qu'une seule ville candidate au jumelage, Nice ?

LA ville du Cap, presque naturellement attire les victimes de tous les déséquilibres du pays. Ils viennent s'entasser dans des bidonvilles autour de l'agglomération : Crossroads, Nyanga, Gugulethu. Mais ce qui gênerait tout autre gouvernement ne dérange pas les dirigeants sud-africains. Quand on veut *nettoyer* un quartier, on déporte une partie de la population à plusieurs centaines de kilomètres, sans s'embarrasser de motifs comme le travail, le désir de vivre en famille, etc. Nous avons reçu le témoignage d'une femme, Thandiwe Xundu, qui a lutté pour survivre à ces déportations.

Du Cap au Transkei

« Je suis née en 1956 dans le bidonville Retreat, près du Cap et j'y suis restée un an et demi. Mes parents m'ont alors emmenée avec eux au Transkei¹. A 12 ans, je suis revenue au Cap avec mon père parce que j'étais gravement malade.

Ma mère était morte quand j'avais 7 ans. Au Cap je suis allée à l'école, primaire puis secondaire.

A 18 ans, mon père m'a renvoyée au Transkei où il aurait voulu que je continue mes études dans un pensionnat. Malheureusement, je n'ai pu m'y inscrire. Je n'ai pas non plus trouvé de travail.

Après deux ans passés à Tsolo, un village particulière-

ment misérable, j'ai décidé de revenir au Cap en 1975. En 1976, j'ai été arrêtée avec de nombreux autres jeunes. A l'époque, je vivais à Gugulethu avec mon oncle. J'ai été tellement battue en prison qu'en sortant j'ai dû être admise à l'hôpital. Je suis encore restée quelques temps avec mon oncle mais il y avait d'autres parents qui arrivaient, et pas beaucoup de place. Alors, en 1977, je suis allée à Langa habiter avec mon père qui s'inquiétait beaucoup pour moi. C'était difficile de vivre dans ces logements réservés aux célibataires mais j'aimais beaucoup être avec lui.

Quelques mois plus tard je me suis mariée et je suis partie avec mon mari vivre dans une résidence pour célibataires de Langa. C'est illégal mais nous n'avions nulle part où aller. Comme les autres là-bas nous avons dû subir tant de descentes que j'en ai perdu le compte. Le plus souvent, j'ai eu de la chance : j'avais un enfant, je n'ai pas été mise en prison.

« Il a jeté nos habits... »

En 1978, un inspecteur des logements nous a tous mis à la porte de cette résidence. Il a jeté dehors nos habits, tout ce que nous avions. Nous sommes restés à la rue quelques jours, puis nous avons trouvé des baraquements vides, et nous nous y sommes installés. Nous y sommes restés un an

et demi avant que M. Potgieter ne revienne pour nous dire de vider les lieux.

Nous avons refusé, nous avons dit que nous n'avions nulle part où aller. Il est revenu, a jeté nos affaires dehors, et a tout barricadé. Cette fois-ci nous sommes restés à la rue quatre jours, puis le même homme est revenu et nous a conduit à d'autres baraquements. Nous y sommes restés deux mois. Ce M. Potgieter est revenu ensuite avec deux inspecteurs noirs et nous a dit d'aller aux bureaux de Langa où on nous donnerait des billets pour prendre le train pour le Transkei. Nous avons tous refusé, nous lui avons dit que nous mourrions de faim au Transkei, qu'il n'y avait rien à manger et pas de travail. Il est revenu, a de nouveau jeté toutes nos affaires dehors et tout fermé. Nous sommes retournés dans de vieux baraquements. La chambrée où je me suis retrouvée contenait plus de 50 personnes, il y avait beaucoup de rats, une puanteur terrible. Beaucoup de gens dormaient par terre. C'était terrible mais nous n'y pouvions absolument rien. Il fallait bien vivre quelque part. Nous n'étions pas les seuls. Beaucoup de gens nous ont rejoint qui venaient des bidonvilles de Killarney et Hout Bay.

En juillet², les raids ont recommencé. On nous a dit de partir. On a jeté nos vêtements dehors, encore et encore, mais chaque fois nous

avons tout rentré. Beaucoup de gens ont été arrêtés et ont dû payer des amendes. Janvier et mars ont été les plus terribles. Les inspecteurs sont venus à 5 heures du matin. Je dormais, puis j'ai entendu des cris et des jurons. Une torche m'a éclairée en plein visage, un des mes enfants s'est mis à pleurer. Je n'ai pas eu le temps d'habiller les enfants qui avaient trop peur. On m'a battue et traitée comme un chien. D'autres aussi ont été battues. Puis on nous a traînées devant leurs tribunaux.

Maisons de plastique

Je me suis retrouvée avec d'autres femmes. On nous a laissées dehors quatre heures d'affilée. J'étais très fatiguée et démoralisée. Très inquiète aussi pour mes enfants, il y en a un qui a la tuberculose. Le soir je me demandais où nous allions pouvoir nous installer. Quel soulagement quand nous sommes allées aux églises St Cyprien et St Francis, tout près, et qu'on nous a permis de rester. Nous sommes restées là deux mois et puis, toutes ensemble, nous avons décidé d'aller à Crossroads pour être avec les gens qui se battaient comme nous. Nous y sommes allées en mai. Nous étions très heureuses de nous installer à Crossroads où nous nous sommes fabriquées des maisons à l'aide de plaques de plastique.

Une semaine après, un représentant du Bureau est venu nous voir avec quelques inspecteurs. Il nous a dit que

nous devrions toutes aller au Bureau pour y recevoir des autorisations officielles de rester au Cap et des permis de travail. Quand nous avons accepté, on nous y a emmenées en camion. Arrivées là, il y avait un homme qui se disait être le Dr Kornhof. Il nous a dit de retourner au Transkei parce qu'il y a trop de monde au Cap et nous allions leur retirer le pain de la bouche. Puis il a séparé celles qui avaient des « pass »³ de celles qui n'en avaient pas. Je n'en avais pas et comme les autres je me suis entendue dire que nous étions en état d'arresta-

tion, après quoi on nous a menées devant le tribunal. Le juge n'a pas été très sympathique. Quand je me suis déclarée non coupable, un inspecteur m'a interrogée. Il a dit qu'il m'avait arrêtée. J'étais fâchée puisqu'il savait que nous étions venues de notre plein gré. Je lui ai demandé comment j'étais arrivée dans le bureau. L'inspecteur m'a dit que je me croyais trop maligne et qu'il ne fallait pas lui parler sur ce ton. Je me suis plainte au juge, je lui ai dit que l'interprète ne nous traduisait pas exactement et nous disait de plaider coupable, etc. Le juge a alors déclaré que j'étais coupable

Faux billets, train de marchandises

Le bus est parti pour le Transkei à 8 h 45. Le jour suivant à 3 heures du matin, nous sommes arrivés à Komgha dans le Ciskei, sans nourriture. Une

puisque l'inspecteur disait qu'il m'avait arrêtée. Après ça, on m'a emmenée dans une cellule, puis à la station de Police du Cap où j'ai passé la nuit avec beaucoup d'autres femmes arrêtées en même temps que moi. Le jour suivant, on m'a mise dans un bus avec 24 autres femmes. n'avions pas de « pass ». Ils nous ont aussi dit que les billets de train ne nous serviraient à rien. Nous avons marché 56 km jusqu'à Stutterheim. Nous étions fatiguées, nous avions froid et toujours rien à manger. Nos pieds étaient enflés. Nous sommes allées à la gare où on nous a dit qu'il n'y aurait pas de train avant le lendemain. Nous avons alors trouvé un camionneur qui voulait bien nous emmener à Queenstown en nous faisant payer 3 rands par personne. Nous sommes allées à Queenstown, nous n'avions

envie de retourner au Cap, auprès de nos maris. Au Transkei, nous n'avons pas de famille, ni de foyer. Plus tard ce matin-là, nous sommes allées à l'église catholique où une sœur nous a aidées à convaincre un chauffeur de nous ramener au Cap, avec beaucoup de mal, en promettant que nos maris le paieraient à l'arrivée. Dans le bus, nous étions épuisées mais heureuses de rentrer. Malheureusement, nous avons dû laisser certaines d'entre nous à l'hôpital de Queenstown. Le matin suivant, nous sommes arrivées au Cap et nous sommes allées à Crossroads où nous avons convenu de retrouver nos maris. Quand le bus s'est arrêté, nous avons vu l'officier et ses inspecteurs qui nous avaient fait tellement d'ennuis. Il a voulu arrêter le chauffeur qui nous avait conduites alors que nous n'avions pas de « pass ». Nos maris et des amis se sont approchés du bus. Nous avons alors décidé de descendre parce qu'il y avait une femme enceinte de sept mois qui venait d'entrer en travail.

« Nous avons vu nos maris »

Malgré les inspecteurs, nous avons réussi à sortir et à aller nous cacher dans Crossroads. Les gens nous ont donné à boire et à manger et nous nous sommes senties très fortes et très contentes. Malgré les inspecteurs en surveillance jour et nuit, nous avons réussi à voir nos maris et avec eux nous avons décidé qu'il fallait rester ou mourir. »

Le récit s'achève là. A ce jour, le gouvernement n'a pas changé sa position et continue de déporter indistinctement les populations des bidonvilles. On parle périodiquement d'orphelins, séparés de leurs parents déportés, que ceux-ci ne peuvent, ou ne veulent récupérer dans l'espoir de retourner travailler au Cap.

1. Région de l'Est, à plusieurs centaines de kilomètres du Cap.
2. L'hiver en Afrique du Sud.
3. Laisser-passer auquel sont assujetties les populations noires.



Le Cap : les squatters de Crossroads

des femmes était très inquiète parce qu'un de ses enfants était resté là-bas. C'est là qu'on nous a dit de sortir. Nous avons refusé. Ils se sont fâchés, ont appelé deux camions de soldats avec des chiens. Ils sont montés dans les bus et nous en ont fait descendre. Ils nous ont donné des billets de train qui se sont, plus tard, avérés faux. Les enfants pleuraient, ils avaient peur des chiens. Il faisait très froid. Les bus sont partis, nous sommes restés à attendre dans la gare. A sept heures, il n'y avait toujours pas de train. Il est venu deux voitures de policiers qui nous ont dit de partir parce que nous

plus d'argent, rien à manger. A Queenstown, nous sommes allées à la gare attendre un bus. Il y en avait, mais aucun n'a voulu nous prendre parce que nous n'avions pas d'argent. Nous avons dormi à la gare. Le lendemain, nous avons retrouvé des amies qui avaient été aussi renvoyées au Transkei. Elles nous ont raconté ce qui leur était arrivé : elles aussi avaient été débarquées. A Khomga, on les avait battues dans le bus. Elles avaient dû marcher longtemps, puis elles avaient réussi à monter dans un train de marchandises. Nous nous sommes mises à chanter. Nous avons plus que jamais